

François Legrand

Le Quatrième Pilier

La grammaire de Ptolémée

Thriller Policier

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement.

Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux, serait pure coïncidence

ISBN : **979-10-359-4388-2**

© François Legrand

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Pour Véronique, Hugo et Antoine.

Également, un grand merci à mes relectrices et relecteurs de la
première heure.

Prologue

1454- Mayence

Tombée depuis de nombreuses heures, la nuit avait laissé la lueur de quelques bougies troubler l'obscurité des lieux. À peine visible dans ce minuscule halo de lumière, une frêle silhouette s'affairait devant un établi où de légers coups de burin interrompaient régulièrement les assauts minutieux de la lime. Tous ces chuchotements métalliques laissaient présager d'un travail de grande précision.

Après un dernier regard sur la fine tige d'acier enserrée dans l'étau, le jeune apprenti se déplaça vers la pénombre. Là, un craquement de bois sec précéda l'éclat de flammes jaillissant d'un four installé au fond de l'atelier. Les fagots s'étaient enflammés bien trop rapidement et l'apprenti eut juste le temps de s'écarter pour ne pas être touché par les projections d'escarbilles. Armé d'un tisonnier, il réussit à maîtriser ce feu bien trop turbulent puis referma les portes du four où il laissa les flammes s'apaiser. Il régla alors deux tirettes graduées et patienta encore quelques secondes. L'adjonction d'un flux d'air contrôlé dans la coupole de briques eut l'effet escompté et le foyer se stabilisa. Satisfait, il retourna à son établi et le bruit feutré du marteau se fit à nouveau entendre.

La ciselure de son dernier poinçon terminée, il retourna vérifier la température du four et l'ouverture des portes projeta l'ombre d'un hochement de tête satisfait.

Comblé, il se dirigea vers une étagère, y attrapa un lingot en étain, une fiole de pépites d'antimoine et dix minuscules pièces de plomb. Après avoir déposé l'ensemble sur l'établi, il sélectionna quelques pépites et les positionna sur le plateau droit d'une balance de précision. Il en retira une, puis deux jusqu'à parvenir à un équilibre parfait. Il versa alors le tout dans un creuset, y ajouta le lingot et les pièces. Enfin, il disposa son récipient sur le haut du four et l'ensemble se mit à fondre doucement. Au bout de quelques

minutes, un liquide visqueux emplissait le bol de pierre. L'apprenti prit alors un peigne aux dents serrées, enleva de la surface quelques impuretés et se remit à mélanger l'ensemble avant de retourner à son plan de travail. Il y positionna une dizaine de moules en bois, marqua une pause et se saisit de l'un de ses poinçons. Il hésita encore puis se décida enfin à frapper la pièce de cuivre garnissant le fond de chacun des moules.

La création de ces nouveaux modèles allait bien au-delà de la requête formulée par son Maître. L'apprenti aurait dû se contenter de refondre d'anciens plombs, mais l'envie de prouver son savoir-faire avait été la plus forte. Et si ses caractères étaient réussis, il éprouverait une réelle fierté à les montrer. Soudain, cette réjouissante perspective s'assombrit ; les poinçons dont il s'était inspiré pour ciseler les siens n'auraient jamais dû se retrouver entre ses mains. On lui avait interdit de s'en servir. Mais leurs gravures étaient si belles, quels meilleurs originaux aurait-il pu trouver ?

Décidant d'oublier cette entorse faite à des consignes formulées avec une solennité surprenante, il prit la louche posée sur sa gauche, la trempa dans le creuset, fit quelques circonvolutions et la ressortit emplie de son mélange en fusion. Il le déversa dans les trois premières empreintes et s'arrêta. Un léger bruit à l'entrée de l'atelier avait troublé sa concentration. Son Maître ne devait arriver qu'au lever du jour et la nuit sans lune était encore bien sombre. Peu rassuré, il s'enquit à voix haute d'une quelconque présence, mais ses questions restèrent sans réponse.

Maintenant très inquiet, il prit un chandelier et se dirigea vers l'obscurité. Marchant à la faible lueur des bougies, il ne put voir le coup s'abattre sur lui. Quelques secondes plus tard, il reprit connaissance attaché au pied de l'établi. Là, à la faveur d'une lumière plus intense, il put discerner trois hommes vêtus de noir portant chapeaux et foulards. Il lui était impossible de distinguer leurs visages, mais leurs regards suffirent à l'effrayer.

- Où sont-ils ?

Le plus grand des assaillants avait un accent, italien ou français. Le jeune homme n'avait pas une connaissance suffisante du monde pour faire la différence. En revanche, il pouvait l'affirmer, son agresseur n'était pas allemand.

Faute de réponse, les deux autres se mirent à fouiller partout sans prendre la moindre précaution.

Les caractères secrets ! Où sont-ils ?

- Des caractères secrets ? De quoi parlez-vous ?
- Tu ne devrais pas te conduire ainsi, mes hommes n'ont aucune patience et nous n'avons que peu de temps pour mener à bien notre mission. Alors, parle, rapidement !
- Nous ... nous travaillons à l'impression de la Bible. Mon Maître a gravé de nouveaux poinçons et a refait des moules hier. Je dois juste refondre les anciens plombs ... c'est tout ce que je sais
- Tu ne veux rien dire de plus ? Alors tant pis pour toi !

L'homme lui attrapa la main droite et sans dire un mot, il la plongea dans le creuset où le métal frémissait encore. En dépit des hurlements du jeune garçon, son tortionnaire n'afficha aucune compassion. Il attendit d'interminables secondes avant de retirer les chairs calcinées de cette mélasse bouillonnante. Un gant argenté masquait toutes traces de brûlures alors que les cris de douleur redoublaient d'intensité.

- Il va t'être difficile de continuer à servir ton Maître ainsi ! Qu'en penses-tu ? Surtout si je te gante ton autre main ? Non ?
- Je ... je ne sais pas de quoi vous parlez. Pitié ...

Des larmes de peur et de souffrance coulaient le long du visage juvénile. L'homme en noir prit alors la main gauche de son supplicié, et cette fois-ci, il trempa juste un doigt. Un nouveau hurlement emplit la pièce. Les mêmes questions suscitaient toujours les mêmes réponses. Et il en fut ainsi pour les quatre autres doigts. L'apprenti, tremblant de tout son corps, finit par s'évanouir de douleur.

Un seau d'eau jeté en pleine figure lui fit reprendre connaissance pour constater l'horreur de la situation. Il se retrouvait maintenant

attaché sur le lit de la presse à bras, ses mains le faisaient horriblement souffrir et ses jambes étaient immobilisées par le poids de la platine.

- Il vaudrait mieux que tu parles, maintenant, sinon tu ne pourras plus te servir de tes pieds ! Et si tu espères la venue d'une quelconque patrouille du Guet, nous avons fait le nécessaire. Il y a bien d'autres endroits à surveiller à cette heure ...
- Je vous le jure ... je ... je ne comprends pas ce que vous attendez de moi ...

L'un des hommes se mit alors à tourner la vis, comprimant encore davantage les chevilles du jeune garçon. L'autre plaquait ses mains sur son visage pour étouffer ses cris.

L'intolérable douleur le fit à nouveau s'évanouir et quand il retrouva quelque peu ses esprits, il avait perdu toute notion du temps. Pourtant l'approche du jour lui redonna espoir. Il lui fallait tenir encore un peu, oublier le mal, oublier ses mains brûlées qui ne pourront plus jamais ciseler un poinçon. Il fallait résister, son Maître allait arriver.

Les hommes en noir avaient fait le même constat et les questions devenaient de plus en plus pressantes, tout comme les tours de vis qui écrasaient irrémédiablement les pieds du pauvre bougre. Chaque seconde, il plaquait son ignorance, mais on resserrait toujours l'étreinte.

- Si tu veux la vie sauve, dis-nous où se trouvent les caractères secrets ?
- Je ... je vous le promets, une fois encore, je ne sais pas de quoi vous parlez ...

À la suite d'un ultime tour de vis, on entendit un craquement. Ce n'était plus supportable et l'apprenti s'évanouit une nouvelle fois. Hélas, dans un réflexe inconscient, son regard se porta vers le fond de l'atelier. Suivant l'axe involontairement indiqué par son supplicié, l'homme en noir examina avec beaucoup d'attention le mur éclairé par l'aube naissante. Il y discerna quelques lézardes quand l'une d'entre elles lui parut bien trop rectiligne pour n'être

que cela. Au bout de quelques minutes, il découvrit un mécanisme d'ouverture, l'actionna et vit le mur devant lui s'ouvrir sur une armoire habilement dissimulée. Il réussit à en extraire quelques vieux vélins et plusieurs casses¹ emplies de toutes sortes de caractères en plomb. Après avoir détaillé chacune d'elles, il prit la seconde en partant du bas et l'emballa dans une pièce d'étoffe trouvée sur place. L'un de ses sbires, intrigué par le travail en cours du jeune garçon, s'empara des poinçons sans réellement comprendre ce qu'il avait entre les mains. Pour ne pas être en reste, le troisième récupéra les vélins. Enfin, ils quittèrent les lieux sans un bruit, laissant le pauvre apprenti geignant de douleur.

Dehors, les ruelles s'animaient, mais personne ne fit attention aux trois hommes quittant l'atelier, et encore moins à celui qui s'y rendait à pas rapides. Pourtant, une longue barbe dissimulait les traits de son visage et un bonnet aux revers de fourrure lui donnait une allure peu commune. Sur place, la porte entrouverte l'intrigua. Il avait bien demandé à son apprenti de travailler une bonne partie de la nuit, mais pourquoi n'avait-il pas fermé cette porte ? L'aube était suffisamment fraîche pour supporter la chaleur du four. Inquiet, il se pressa d'entrer et vit l'impensable. Le mur secret avait été ouvert et l'armoire mise à jour !

Il en éprouva une énorme crainte, toutefois ce fut sans commune mesure avec l'effroi suscité par la découverte de son apprenti gisant au pied de la presse. L'homme au bonnet de fourrure ne pouvait y croire. Pourtant, les mains boursoufflées et brillantes reflétaient l'horreur de la scène qui avait dû se jouer là. Il se précipita sur lui, le prit dans ses bras et constata qu'il respirait encore. Il vit ses lèvres remuer légèrement, et, se penchant vers son visage, il réussit à percevoir comme un dernier souffle.

- Maître Gutenberg ..., ils m'ont forcé... J'ai essayé de résister mais je souffrais trop, je n'ai pas pu ...
- Tenez bon, Günter, je vais faire quérir des médecins.

¹ Boîtes plates et découvertes, permettant de ranger les plombs d'imprimerie

L'apprenti tremblait de tout son corps. Ses mains imprégnées de plomb semblaient irréelles ; quant à ses pieds, seul le fait qu'ils soient au bout de ses jambes permettait d'imaginer ce qu'ils avaient pu être.

- Maître, c'est trop tard, je suis désolé ... Ils ont ... Ils ont trouvé les caractères de Ptolémée ... Et mes poinçons ... Ils ont également pris mes poinçons. Ce sont des ...

Gutenberg resta ainsi quelques minutes, immobile, transi par le chagrin et la peur. Puis il déposa avec le plus grand soin le corps sans vie de son ami, le recouvrit d'un linceul de fortune et se dirigea lentement vers le mur éventré. Son pas se faisait de plus en plus hésitant au fur et à mesure qu'il s'approchait de l'armoire. Enfin, il en ouvrit doucement les portes et son visage se tordit d'émotion. Il n'y avait plus de doute possible, la deuxième casse avait disparu !

Il glissa alors fébrilement son bras dans l'espace laissé libre. L'inquiétude était toujours palpable mais un sourire se dessina enfin sur ses lèvres, puis on entendit un déclic. Sur le côté de l'armoire, une petite trappe s'était entrebâillée. Le Maître se redressa et dégagea plus nettement la pièce de bois qui s'était déplacée. Avec une extrême tension, il sortit une petite casse remplie de plombs aux gravures étranges. En dépit de toutes les horreurs qu'il venait de découvrir, son visage s'apaisa.

Il contempla la trentaine de formes parfaitement rangées dans les interstices du tiroir en bois, puis remit tout en place. Il referma alors la trappe secrète, l'air soulagé

- Günter, je suis désolé. Je n'aurais jamais dû te mêler à tout cela. Mais mon brave ami, tu ne seras pas mort en vain. La Grammaire est toujours à l'abri. Et il en sera ainsi jusqu'à la nuit des temps. Il le faut !

Hélas, ce réconfort posthume ne devait pas cacher la triste vérité. Aujourd'hui, ses ennemis s'étaient trompés ! Mais leur macabre visite en donnait la preuve, en dépit de siècles de précautions, le Secret avait été dévoilé et l'avenir de l'humanité se ternissait dangereusement.

Chapitre 1

De nos jours - Paris, BnF François Mitterrand

Située au 18^e étage de la Tour des Lois de la bibliothèque François Mitterrand, la prestigieuse salle du Belvédère était réservée aux grandes occasions. Aujourd'hui était une grande occasion ; alors, elle avait été réquisitionnée et agencée en trois espaces pour garantir la réussite de l'événement.

Le premier, où de luxueux fauteuils installés en face d'un pied de micro, servait aux discours. Au milieu du second trônait une table destinée à la signature officielle des contrats. Enfin le troisième, proche des immenses baies vitrées, serait dédié aux festivités. Un gigantesque buffet y avait été dressé et quelques serveurs mettaient la touche finale à cette ultime étape de la cérémonie.

Peu concerné par ces préparatifs, Charles Bickman s'était installé à sa place au troisième rang. Soucieux, il attendait avec impatience les futures prises de parole.

Caroline Vernier, Chef de projet de la BnF² et maître de cérémonie se démenait tant bien que mal. Elle aussi semblait anxieuse, mais pour bien d'autres raisons. En dépit d'une habitude certaine de ce genre d'événements, elle était très inquiète. Aujourd'hui, de nombreuses personnalités du monde des lettres, sa directrice et même le ministre de la Culture seraient présents et la plupart d'entre eux prendraient la parole. Caroline avait veillé au bon déroulement de cette journée depuis des semaines, mais elle savait que le moindre faux pas réjouirait ses détracteurs, plutôt nombreux dans l'assistance. Pour d'autres, tapis dans l'ombre, mais bien plus influents, la création même de ce projet ouvrait la porte à des dangers bien plus grands qu'un cocktail raté !

Mais de cela, Vernier ignorait tout.

² Bibliothèque nationale de France

Affairée à la gauche de l'estrade, elle préparait consciencieusement les derniers détails de sa future intervention. L'enjeu était capital pour l'avenir de la collection des Incunables. Depuis plus d'un an, elle avait travaillé jour et nuit à la mise en place de cet appel d'offres. Si la rédaction du cahier des charges avait été laborieuse, cette tâche n'avait pas été la plus ardue. Avant tout, il avait fallu convaincre la hiérarchie de la BnF de la nécessité de numériser ces tout premiers tapuscrits, témoins de la naissance de l'imprimerie moderne. Au début de cette aventure, Vernier et la Directrice du Département de la Conservation, Mme Lussert, s'étaient retrouvées bien seules. Le Directeur de collections des livres rares, Antoine Bron et le président de la BnF lui-même ne s'étaient pas montrés très enthousiastes. D'autres avaient même fait preuve d'une profonde réticence à l'idée de manipuler ces quelque 8 000 ouvrages d'une extrême fragilité.

Leurs raisons paraissaient tout à fait légitimes. Certains coûtaient des fortunes, d'autres n'avaient tout simplement pas de prix tant leur valeur historique était inestimable.

Mais ce projet était un mal nécessaire. Ces vestiges étaient en danger. Le temps faisait des ravages. Il était de plus en plus difficile de maintenir dans un bon état de conservation ces livres âgés de plus de cinq cents ans.

Pourtant, héritiers des techniques révolutionnaires de Gutenberg, ils devaient survivre. Alors, on avait durci les conditions de prêts. La crainte de voir ces uniques exemplaires s'endommager au contact de l'air et de mains malhabiles les rendait quasiment inaccessibles aux lecteurs.

Ainsi était né le projet « NumInc », de ce double constat : un livre devait être lu, mais un livre devait être préservé par-dessus tout. On avait donc lancé l'idée de dématérialiser cette prestigieuse collection afin de la rendre numériquement disponible.

Immédiatement de nombreuses réticences s'étaient manifestées à l'énoncé d'un tel concept. Mais Caroline Vernier et Mme Lussert

eurent gain de cause, même s'il avait fallu pour cela frapper à la porte du Ministère de la Culture. Pourtant, en dépit de cet appui prestigieux, la procédure d'appel d'offres prit un temps démesuré à se mettre en place. Chaque semaine, de nouvelles contraintes voyaient le jour. Monsieur Bron abreuvait les équipes de telles conditions qu'il fallut préciser, à maintes reprises, un nombre invraisemblable de prescriptions.

On pouvait comprendre que l'amour pour ces livres ait conduit à de telles réserves, mais l'acharnement à contrecarrer toute avancée sur ce projet devenait suspect. Puis enfin, après seize mois d'un travail acharné, le précieux Cahier des Charges vit le jour. Sa diffusion fit grand bruit, mais peu d'entreprises purent répondre à des prestations devenues si complexes. Finalement, le Groupement BJT remporta le contrat à l'aide d'une soutenance particulièrement réussie et des réponses méticuleuses aux deux cent cinquante-sept points du règlement de la consultation.

L'attribution du marché fit la « Une » de toute la presse spécialisée et son impact médiatique dépassa largement le microcosme des experts en traitements patrimoniaux. La télévision elle-même souhaita filmer la séance de signature. Une telle couverture incita tous les directeurs du groupement victorieux à être présents pour cette illustre réunion de lancement.

Aujourd'hui était donc le grand jour.

Les invités prirent place et à l'heure prévue, le ministre de la Culture, le Président de la BnF et Antoine Bron firent leur entrée.

Les trois personnes les plus importantes de ce projet s'installaient donc sur l'estrade devant le regard satisfait de Vernier. La cérémonie pouvait commencer.

Chacun prononça un discours parfaitement rodé sur la sauvegarde des richesses nationales. Bron, lui, ne put s'empêcher d'insister bien davantage sur les dangers d'une telle opération.

Puis ce fut au tour des « techniciens » de prendre la parole. Chacun rappela leur parfaite connaissance des risques encourus. La société

BJT, elle, insista sur les solutions exceptionnellement novatrices mises en œuvre. Certaines, tellement révolutionnaires, faisaient encore partie de programmes de recherche fondamentale.

Les explications sur le traitement des images, trop complexes pour une telle réunion, avaient tout de même été mises en avant pour des raisons éminemment politiques. La recherche française au service de la sauvegarde de l'héritage culturel restait très vendeur.

L'un de ces spécialistes, expert de la compression non destructive des données, était donc Charles Bickman. Génie touche à tout, sorti major de l'École Normale Supérieure, il avait également remporté le prestigieux prix « Rollo-Davidson ». Cette distinction faisait de lui le plus brillant probabiliste de sa génération. Sa passion pour toute matière scientifique et les divers apprentissages l'avait fait aborder avec brio une multitude de domaines, langues étrangères, instruments de musique. Bref, dès que Charles Bickman souhaitait apprendre quelque chose, il y parvenait rapidement et remarquablement. Ses exceptionnelles capacités n'avaient pas échappé au Directeur des Technologies de BJT. Lui aussi ancien élève de l'ENS, il avait rapidement convaincu le « petit génie » de rejoindre l'aventure comme consultant externe. On l'avait présenté à l'équipe et tout particulièrement à Fabrice Torben, responsable projet au sein du Groupement. Ce dernier lui avait confié la responsabilité technique de la numérisation et du traitement des images ; autrement dit, la quasi-totalité des tâches inextricables.

À ce titre, Charles avait donc été convié au grand show où de luxueux stylos avaient permis à chaque Directeur de parapher les contrats sous un feu ininterrompu de flash de toute nature.

La télévision ayant, elle aussi, obtenu de belles images, ce fut le temps du cocktail.

Attentif et amusé par les activités des uns et des autres, Charles n'avait pas vu le temps passer. La cérémonie touchait à sa fin et les invités quittaient le Belvédère les uns après les autres.

Caroline Vernier, enfin apaisée, rassemblait ses affaires. Tout s'était bien déroulé. Les réticences du passé semblaient s'éloigner même si elle n'était pas dupe. Elle ne pourrait être définitivement satisfaite qu'une fois l'opération terminée. Ses équipes disposaient de dix mois pour en venir à bout. Perdue dans ses pensées, sceptique du retournement de Bron, elle sursauta au son de la voix de Charles venu la rejoindre.

Ils ne se connaissaient pas avant ce projet, mais avaient rapidement sympathisé. Une forte complicité s'était installée dès les premières réunions de travail. Chacun avait d'abord apprécié les qualités et le professionnalisme de l'autre. Puis la sympathie était rapidement venue compléter des liens devenus bien plus intimes et complexes.

- Ça s'est bien passé, non ?
- On peut dire ça. Mais maintenant Charles, il va falloir assurer. On ne nous fera pas de cadeau. À propos, quand penses-tu pouvoir finaliser la mise en œuvre de l'atelier de numérisation ?
- Nous serons opérationnels d'ici deux jours. Tout avait été préparé chez BJT, il ne reste plus qu'à installer le matériel ici. Sinon, je suis content du revirement de monsieur Bron. Il semble adhérer au projet. Tu as encore joué de ton charme ... ?
- Non, espèce d'idiot, il semble juste qu'il n'ait pas eu le choix, des pressions politiques apparemment. Tu vois, mon soi-disant charme n'y est pour rien.
- Pas si sûr ...

Charles n'avait pas tort. Les compétences professionnelles de Caroline Vernier ne faisaient aucun doute, mais son charisme indéniable et un entregent sans failles venaient compléter la panoplie innée des personnes efficaces et persuasives. Dès leur première rencontre, il avait été impressionné par cette personnalité forte portée par une beauté indéniable. Pour autant, il lui avait semblé inconcevable de lui en faire part.

Charles avait été tellement brillant dans ses études, il était tellement performant dans son travail, qu'en dehors de ces univers-là, il se sentait terriblement vulnérable. À ses yeux, cette scolarité parfaite

et cette excellence professionnelle avaient toujours éclipsé l'homme du quotidien. Il en souffrait. Aussi, une grande timidité, enfuie et sournoise, le mettait très à mal à l'aise au-delà de ses modèles mathématiques.

D'ailleurs, il n'avait pris conscience de la qualité et de la rareté de son parcours qu'à travers le regard admiratif des autres. Lui ne comprenait toujours pas ce don et cette capacité de travail dont il avait hérité. Il se souvenait bien davantage des durs moments où il n'avait pas toujours été facile d'être si différent.

Seul son ami d'enfance avait réussi à le sortir, de temps en temps, de ce mal-être. Marc, bon élève, moins doué certes, mais beaucoup plus déluré, avait tenté de lui faire découvrir d'autres attraits et d'écorner une vie d'adolescent trop sage.

Il y était parvenu, parfois. C'est avec lui que Charles avait bu ses premiers verres d'alcool, mis les pieds dans une discothèque, tenté de séduire ses premières petites amies.

Et après une décennie d'efforts, Marc avait enfin réussi à lui faire quitter cet éternel look d'étudiant ringard. Depuis, Charles parvenait tant bien que mal à mettre un peu plus en valeur son mètre quatre-vingt, ses cheveux châtain, et des yeux bleus qu'il trouvait trop rapprochés, mais qui renforçaient, malgré tout, un charme discret.

À sa manière, Caroline l'avait aussi beaucoup aidé. Sous son impulsion, les déjeuners de travail s'étaient progressivement changés en diner de travail, puis en diner tout court. Ils avaient fini par s'apprécier en dehors du projet NumInc. Elle avait réussi à le rassurer. Il avait osé lui parler d'autres choses que de mathématiques. Enfin, quelques nuits coquines avaient pimenté cette relation naissante mais sans grand avenir ; l'un et l'autre en étaient conscients.

Bien loin de ces considérations quelque peu juvéniles, une ombre, téléphone collé à l'oreille, s'agitait derrière un paravent translucide.

- La cérémonie ? Oui, elle s'est parfaitement déroulée.

- Tant mieux. Il était important qu'il en soit ainsi. Je vous remercie de tous ces efforts.
- Je vous trouve bien serein. Dans de telles circonstances, je ne sais pas comment vous parvenez à rester aussi calme. Tout risque d'être découvert et cela ne vous perturbe pas le moins du monde.
- Nous sommes confrontés à leurs attaques depuis deux mille ans ! Nous savons maintenant comment y faire face.
- Certes. Mais là, nous leur offrons tout de même un incroyable moyen de découvrir la vérité.
- Pas si vous êtes parvenus à mettre en œuvre notre riposte ! Est-ce que tout est prêt ?
- Nous avons suivi à la lettre vos instructions. Tout est en place et l'homme que vous nous avez recommandé est à la tâche depuis plusieurs mois.
- Très bien. Et ne soyez pas trop inquiet, cela fait une éternité que l'invisible est resté dans l'ombre. Il n'y a pas de raison que cela change.
- Alors pourquoi, sommes-nous en train de réaliser tout ce travail ?
- Parce ce que deux précautions valent mieux qu'une. Cela aussi nous le savons.

Chapitre 2

De nos jours- Bussy-Saint-Georges, atelier de restauration de la BnF.

Il avait toujours aimé se retrouver seul. Et ce, depuis ses premières années d'école. Ce sentiment s'était prolongé au collège, au lycée, et même lors de ces études supérieures au sein de la prestigieuse école Estienne.

Ce soir on lui avait confié la restauration d'une vieille reliure « à la Bradel ». Prétextant la nécessité d'un calme absolu pour accomplir correctement cette tâche, il avait obtenu de travailler « en dehors des heures officielles ». Sa requête n'avait pas surpris son supérieur qui lui avait accordé, une fois encore, cette faveur. Après tout, son talent lui autorisait bien quelques égratignures au Code du travail.

Ses collègues partis, Jacques Rémi pouvait enfin commencer son travail de restauration. Il n'en fit rien !

Ce soir n'était pas un soir comme les autres, un membre de la Confrérie allait lui confier une mission. À lui, une mission, c'était inespéré !

Il n'en savait pas davantage et un appel téléphonique devait lui en dire plus. Alors, la main collée au combiné, Jacques attendait impatiemment. Une heure déjà, et toujours rien. Dépité, il jeta un œil à cette couverture en dos brisé. Il se saisit de l'ouvrage, s'apprêtait à le découdre quand la sonnerie tant attendue se manifesta enfin.

- Jacques Rémi, c'est bien vous ?
- Oui ! J'attendais votre appel ! Que dois-je faire ?
- Le Secret est en danger. Plusieurs jalons ont été découverts et nous devons activer un nouveau leurre.
- Bien sûr, mais comment puis-je y parvenir ?
- Il faut que vous récupériez un coffret et que vous le sortiez de la salle de conservation. Un coffret dont la marqueterie ornant le

couvercle représente le signe de nos ennemis. Vous me comprenez ?

- Le signe. Oui, le signe. La salle de conservation. C'est bien cela, la salle de conservation ?
- Calmez-vous, Jacques. Tout ceci est important et votre sang froid est absolument nécessaire.
- Je me calme, je me calme. Je le sors de la salle et ensuite ?
- Je vous rappelle d'ici une heure, nous sommes d'accord ? Et n'oubliez pas. Ce coffret doit rester fermé, à tout prix.
- D'accord, rester fermé. D'accord, à dans une heure.

Il ne s'était jamais préparé à tant d'honneur. Dans les heures sombres, activer un leurre était une tâche habituellement dévolue aux Gardiens. Il devait s'en montrer digne et avant tout se calmer. Le coffret se trouvait dans la salle de conservation et il en connaissait la description. Il lui serait donc facile de le retrouver. Quelque peu rassuré, il sortit de son bureau, mais dans le couloir, le doute rejaillit. L'accès à cette salle était sous protection et il n'avait jamais eu à s'y rendre. On apportait toujours à sa table de travail les objets à restaurer. Son badge lui permettrait-il d'ouvrir cette porte-là ? La main tremblante, il approcha la carte en plastique vers le capteur magnétique et perçut le clic salvateur.

Laissant échapper un bruit de décompression, la porte s'ouvrit. L'air de la salle devait être en légère surpression pour empêcher les intrusions de particules de poussière ou toute bestiole pouvant endommager les trésors entassés ici.

Entassé était le mot juste. Il avait imaginé un endroit où tous les objets précieux seraient rangés dans un ordre parfait. Il n'en était rien. Il y avait bien trop de choses entreposées pour un espace bien trop petit. Il ne serait pas si simple de mettre la main sur le coffret dans un tel capharnaüm. Tout déplacer laisserait des traces et comme sa présence nocturne avait été signalée auprès des gardes de sécurité, ils auraient vite fait de penser à lui. De plus, l'utilisation de son badge corroborerait cette hypothèse. Il se sentait soudain très mal à l'aise et la fierté ressentie quelques minutes plus tôt se

transformait maintenant en une véritable crainte. Ce qu'il avait pris pour un jeu d'enfant allait se révéler beaucoup plus risqué à réaliser. Aussi, s'il ne pouvait pas tout retourner, il devait réfléchir.

Cet objet avait énormément de valeur. Il représentait une des dernières « traces » de la création de l'imprimerie moderne. On ne pouvait pas l'avoir posé, comme ça, à la sauvette, sur une pile au hasard.

Jacques scruta à nouveau toute la pièce à la recherche d'un indice. Il y avait ces étagères au fond de la salle où étaient entreposées des caisses d'archives en carton. Il n'avait aucune idée de ce qu'elles pouvaient contenir, mais s'il devait toutes les ouvrir il n'aurait pas assez de la nuit pour y parvenir.

En dépit du désordre apparent il devait exister un plan de classement, chronologique ou autre. Ce qu'il cherchait avait environ cinq cents ans, il devait donc être parmi les choses les plus anciennes archivées ici. Et la logique, en tout cas la sienne, lui fit penser que les dépôts devaient commencer par la gauche.

S'il disposait d'un don certain pour la restauration des livres anciens, son instinct en matière de classement aurait fait sourire bon nombre d'archivistes de métier. De fait, cette première intuition le laissa bredouille. Il avait déjà perdu beaucoup de temps, et toujours pas la moindre idée de l'endroit où pouvait se cacher ce fichu coffret.

Alors qu'il se désespérait de tourner en rond, il crut apercevoir une douzaine de petites boîtes partiellement masquées par d'imposantes casses datant du XVIII^e siècle. Jacques se glissa tant bien que mal à la hauteur de l'étagère et effectivement, des coffrets en bois se trouvaient là, posés en équilibre précaire. Arrivé péniblement à portée de main, il aperçut le début d'un somptueux travail de marqueterie sur l'un d'eux. Il souleva les trois premiers et le reptile dessiné sur le couvercle du quatrième s'offrit à lui.

Ses mains se mirent à trembler. Il devait maintenant le sortir de cette réserve et attendre de nouvelles instructions.

Ce qu'il fit, enfin pas tout à fait. Sa curiosité prit le dessus et à quelques mètres de la porte, Jacques s'arrêta et se saisit du couvercle. Il s'apprêtait à le soulever quand le bruit caractéristique de la décompression d'air stoppa sa malheureuse initiative. Quelqu'un venait d'ouvrir la porte. Jacques leva la tête et aperçut un homme tout de noir vêtu.

- Il me semble qu'il t'avait été précisé de ne pas ouvrir le coffret !
- Je ... je le referme, pas de soucis. Je n'ai même pas eu le temps de voir ce qu'il y avait à l'intérieur.
- Cela n'a aucune importance.
- Mais que faites-vous là ? Vous deviez m'appeler, pas vous déplacer. « Vénérable », vous prenez un grand risque. Et je vous le promets, je n'ai rien vu.
- Je viens de te dire que cela n'avait aucune importance, aucune ! Puisque tu ne pourras plus en parler !
- Comment ça ... ne plus en parler ... ?
- Tu n'as pas encore compris ? Je ne suis pas celui que tu crois et tu vas mourir !
- Mais, la voix, c'est votre voix que j'ai entendue au téléphone. Et le signe, vous avez parlé du signe de nos ennemis. Donc, vous le connaissez et ...
- Évidemment que je le connais, et pour cause. Toi et tes frères, vous êtes décidément bien naïfs.
- Vous n'êtes pas le « Vénérable » ... ? Mais pourquoi ? Pourquoi faire appel à moi ? Vous pouviez retrouver ce coffret tout seul.
- Bien sûr ! Mais j'avais besoin de toi pour transmettre un message.
- Je ne vais pas mourir alors ?
- Si justement. Ta mort, est le message. Ou plus exactement, la manière dont tu vas mourir !

Terrorisé, Jacques ne pouvait plus dire un mot. Sans esquisser le moindre geste, il se contentait d'observer l'homme en noir sortir une gamelle de chantier de son sac à dos et la poser par terre. Oui, c'est

ce qui lui vint à l'esprit, une gamelle de chantier, mais aux formes et au revêtement bien plus modernes.

Tout comme ce bouton à sa base. Jacques n'avait jamais vu de bouton sur une gamelle de chantier. Obnubilé par cet étrange ajout, il ne vit pas arriver le terrible coup de matraque.

Quelques minutes plus tard, il se réveilla attaché au pied d'une étagère. La gamelle était toujours là, à quelques centimètres de lui, ouverte sur un liquide en ébullition. Il croisa ensuite le regard de son agresseur, ses yeux semblaient sourire. Jacques crut y déceler de la clémence, il n'en fut rien. L'homme en noir lui attrapa la main et la plongea sans la moindre hésitation dans le plomb en fusion. La douleur fut intense, Jacques hurla et s'évanouit à nouveau.

Il ne se rendrait plus jamais compte de son triste sort, l'ouvrier solitaire venait d'être étranglé.

La mise en scène se poursuivait dans le plus grand calme. Le cadavre fut posé sur le dos, le bras maintenu en l'air et la main tendue vers le haut. Le gant de plomb ne pouvait échapper à personne. Satisfait, l'homme en noir s'empara du coffret, l'emballa avec précaution dans un bout d'étoffe et le mit dans son sac à dos. Il regarda une dernière fois sa victime avant de sortir rapidement

- Adieu pauvre petit frère de Ptolémée.

Le matin venait à peine de se lever quand les premiers collègues de Jacques Rémi arrivèrent à l'atelier. Ils furent surpris d'y voir les lampes allumées et plus encore de constater le relatif désordre qui régnait sur son bureau. En son absence, rien ne traînait jamais. Il veillait toujours à ce que chaque chose soit à sa place. Ce petit travers donnait souvent lieu à quelques moqueries, mais aujourd'hui l'entorse à la règle suscitait beaucoup de questions. Puis l'hypothèse retenue fut une arrivée très matinale en raison d'un travail à terminer, suivi de la nécessité de prendre un petit noir à la machine à café. Jacques était maniaque, mais pas au point de ranger ses affaires avant de faire une pause. Satisfaits de cette explication, les trois ouvriers s'installèrent à leur établi et ne prêtèrent plus la

moindre attention à l'absence de leur compagnon. Pourtant, au bout d'une vingtaine de minutes, l'appréhension refit surface avec l'arrivée du Chef de Service, un certain monsieur Vétat. Lui aussi cherchait son collaborateur et à la vue des outils éparpillés, ses interrogations se firent plus intenses. C'est alors qu'un cri horrible se fit entendre. Sa secrétaire, avait semble-t-il vu le diable. Habitué à ses mouvements d'humeur, ses collègues masculins se moquèrent gentiment d'elle. Pourtant cette fois-ci, la pâleur de son visage ne laissait présager rien de bon.

- Oh mon dieu, oh mon dieu, dans la salle de Conservation, monsieur Rémi ...

En pleine crise de nerfs, elle ne put continuer sa phrase. Inquiet, Vétat se rendit sur place tandis que les trois autres essayaient en vain de la calmer.

Parvenant enfin à aligner quelques mots, elle demanda à appeler la police ou le SAMU, ou les deux. Elle ne savait plus très bien.

Le Chef de service, lui, n'arrivait pas à croire à la triste mise en scène étalée devant ses yeux. Son retour, le visage blafard, semblait confirmer qu'il y avait dans cette salle de Conservation quelque chose à ne pas voir.

Chapitre 3

De nos jours – Région parisienne.

La rue d'Auxon était déserte. Le calme prédominait et l'éclairage public diffusait partout une lumière orangée. Partout, sauf devant le numéro 45 où le lampadaire était en panne. En face, au 42, une berline noire stationnait dans cette pénombre providentielle. Rien ne semblait indiquer une quelconque activité à l'intérieur si ce n'était un minuscule point rouge et une fumée bleutée s'échappant de la fenêtre entrouverte.

Une vingtaine de minutes auparavant, un homme cagoulé était sorti de la voiture. Il s'était glissé le long du mur jusqu'à l'angle mort d'une caméra de surveillance. À l'aide d'un bras télescopique, il y avait connecté un minuscule lecteur-enregistreur MP4. Pendant quelques secondes, il avait capturé les images du trottoir bordant une porte en métal rivetée puis avait inversé le signal. Ainsi, le modeste centre de contrôle recevait en boucle la vue d'une rue déserte. Pour finir, il avait fixé son appareil au-dessus de la caméra de manière à le rendre invisible aux yeux d'éventuels passants.

L'opération terminée, il avait fait signe en direction de la voiture et l'homme à la cigarette était venu le rejoindre. Il tenait une mallette dont il sortit un appareil de la taille d'un smartphone. Il le connecta au boîtier du digicode, patienta quelques secondes et un bip signifia l'ouverture de la porte.

Les moyens de protection du « Cabinet des poinçons » n'étaient guère perfectionnés, mais l'agilité avec laquelle les deux hommes étaient parvenus à les déjouer en disait long sur leur professionnalisme dans l'art de l'effraction. Le spécialiste des alarmes reprit son appareil, changea quelques paramètres et le parcours à suivre s'afficha sur un plan des lieux en 3D. Suivant les indications données par la tablette, ils se retrouvèrent devant une nouvelle porte fermée à clé. Sam, le plus petit des deux cambrioleurs

s'apprêtait à crocheter la serrure quand son collègue l'arrêta d'un geste brusque. Sans le moindre mot, il lui montra du doigt deux connexions magnétiques au sommet du chambranle, une protection visiblement imprévue !

Imperturbable, Sam se redressa et fouilla dans sa sacoche pour en sortir quelques bouts de câbles électriques. Accroupi devant la serrure, le « crocheteur » posa la dérivation sur les aimants de contrôle. Subitement méfiant, il vérifia que le barillet n'était relié à aucun système et le força sans la moindre difficulté.

La porte ouverte, les deux hommes firent face à une immense tapisserie d'Aubusson. Empêtré dans la toile, ni l'un ni l'autre ne repéra le détecteur de mouvements fixé sur la boursoffure du tissu. Après avoir combattu la lourdeur de l'étoffe, ils pénétrèrent enfin dans une pièce de taille moyenne. Aucune fenêtre, aucun soupirail ne laissaient filtrer la moindre lumière. Seul le faisceau des lampes torches mêlait la projection d'ombres mystérieuses aux gravures accrochées sur les murs. Dans cet atelier, il trônait des machines d'un autre temps, des établis sans âge et de nombreux objets hétéroclites !

Face à ce bric-à-brac étalé ici et là, le plus grand des deux hommes fit défiler sur son « pad » les photos de l'objet convoité. Rien ne semblait correspondre et les informations de son emplacement paraissaient aussi peu fiables que les précédentes.

Le temps passait et ils ne pouvaient pas se permettre de rester trop longtemps. Des rondes avaient lieu toutes les heures et cela faisait déjà plus de trente minutes qu'ils étaient entrés dans le bâtiment. Alors les deux hommes se mirent à fouiller partout, mais sans le moindre succès. Aucun coffret en bois orné d'un « drôle de serpent » n'avait encore été aperçu quand le faisceau de la lampe s'arrêta sur une boîte posée à même un plan de travail. Son gabarit et sa forme collaient à la description. Après avoir refermé le couvercle, le signe tant recherché confirma cette première impression.

- Alors ?

- J'ai vérifié Sam, c'est la bonne !
- Mais cette foutue boîte est vide ! À ton avis, c'est elle « le trésor » ou il devrait y avoir quelque chose à l'intérieur ?
- Je n'en sais rien. À voir les outils qui se trouvent ici, je n'ai pas l'impression qu'ils puissent être utilisés pour le travail du bois, mais nous n'avons plus le temps ! Embarque-moi tout ce qui traîne sur cette table et nous ferons le tri plus tard.

Sam prit son sac à dos et ramassa le coffret, un petit casier, des cubes de plomb où étaient gravés d'étranges dessins. Il y ajouta des poinçons, des burins, une petite loupe et des bouts de papier ancien sur lesquels étaient imprimés des caractères incompréhensibles. Enfin, une palette ressemblant à un support pour tampon encreur compléta le tout sans le moindre ménagement

- Oh, Sam, fais attention ! Dans tout ce bazar, il y a quand même un truc pour lequel on nous file 20 000 euros. Ne va pas me l'esquinter !
- T'inquiètes Dom, j'ai des doigts de fée ...

Après un dernier regard sur l'établi, ils firent le chemin inverse, récupèrent leurs différents ustensiles et s'engouffrèrent dans la voiture. Dom prit alors son téléphone portable et composa un numéro nouvellement enregistré.

- Nous l'avons ! Enfin, c'est un peu plus compliqué que cela ...
- ...
- Non. Il n'y a pas eu de soucis avec les gardes. C'est juste le coffret, il était vide et nous ne savions pas s'il devait contenir quelque chose ...

Sam perçut des cris de colère à l'autre bout du fil. Ce n'était pas clairement audible, mais suffisamment pour comprendre que la boîte, à elle seule, n'avait aucun intérêt ...

- Écoutez, le plus simple aurait été de nous fournir les photos de ce qui avait une réelle valeur. Mais rassurez-vous, nous avons embarqué des tas de trucs bizarres qui traînaient autour de votre fichu coffret.

L'homme au téléphone décrivit l'objet recherché d'une voix à peine plus calme. Des précisions habituellement inutiles, mais ce soir, il n'avait pas eu le choix. Il avait dû faire appel à des non-initiés pour accomplir cette mission. L'information lui avait été fournie l'après-midi même, le coffret et son contenu ne seraient accessibles que cette nuit. Ses « lieutenants », occupés par ailleurs, n'étaient plus disponibles et l'occasion était unique d'obtenir une des dernières pièces du puzzle. Alors il avait fait appel à de la main-d'œuvre spécialisée certes, mais nullement intéressée par la cause.

Dom, fort de ses nouvelles explications, fouilla le contenu du sac renversé sur la banquette arrière et se mit à sourire.

- Oui, il y a quelque chose qui ressemble à ça !
- ...
- Comment ça, extrêmement fragile ! Bien sûr que nous avons fait très attention !
- ...
- Je comprends, mais je peux vous garantir que rien n'a été abîmé.
- ...
- Oui, dans une heure, au lieu de rendez-vous convenu. Pour ce prix-là, nous vous laisserons le tout, vous trouverez peut-être d'autres trésors !
- ...
- C'est ça, à tout de suite.

Il s'apprêtait à raccrocher quand son interlocuteur lui posa une dernière question.

- Oui, je l'ai bien déposé, bien en évidence, comme vous me l'aviez demandé !

Cherchant à comprendre cette dernière lubie, Dom raccrocha ; mais après tout, on le payait pour voler, pas pour se poser des questions. La voiture quitta la rue d'Auxon et prit la direction de la porte de Bagnolet. Encore une petite heure à attendre et ils pourraient se partager un bon pactole.

À l'autre bout de Paris, un téléphone se mit à sonner.

- Allo, Vidot, c'est moi. L'atelier du Cabinet vient d'être visité. Ce n'est certainement pas un hasard si l'effraction a eu lieu cette nuit.
- Ce soir, cette effraction ... et, je viens de l'apprendre, un piège a été tendu à l'un des nôtres. Il a été retrouvé mort dans les circonstances que vous imaginez. Tout cela va dans le même sens. Ils ont bel et bien retrouvé la trace du Serpent de Plomb et ils cherchent à le reconstituer.
- Je le crains. Mais nous saurons faire face, comme nous le faisons depuis des siècles ! Vidot, faites tout de même très attention à vous, nos ennemis semblent, hélas, terriblement bien informés.
- Ne vous inquiétez pas. Je suis sur mes gardes et personne ne connaît mon véritable rôle !
- Espérons le Vidot, espérons-le ...

Chapitre 4

De nos jours - Paris, 9^e arrondissement.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Seules quelques sources lumineuses diffusaient un éclairage discret autour d'une multitude d'œuvres d'art accrochées au mur.

Cinquante ans et plusieurs centaines de milliers d'euros avaient été passionnément dépensés pour constituer cette remarquable collection liée aux prémices de l'imprimerie.

Au centre de ce véritable musée trônait un fauteuil club. Le cuir était usé par le temps, mais l'homme confortablement assis à l'intérieur semblait le trouver encore à son goût. On le distinguait à peine et seules les volutes d'un odorant cigare trahissaient sa présence.

Après avoir reposé son téléphone portable sur l'accoudoir, sa main gauche se saisit d'un verre à cognac. Elle fit tourner avec délicatesse le « trente ans d'âge » et laissa « pleurer » le liquide ambré afin d'en apprécier toute la saveur.

Pour parfaire l'ambiance, l'adagio de Barber était diffusé des quatre coins de la pièce. L'installation sonore donnait l'impression que le quatuor Debussy était là, en train de jouer au milieu de la salle.

Il régnait dans cette pièce une harmonie parfaite et tout semblait apporter son tribut à la sérénité et au culte des belles choses.

L'homme au cigare savourait cette atmosphère avec un plaisir intense. Puis, sur la cinquième mesure du thème principal, ses yeux s'ouvrirent enfin et se posèrent sur les plus belles pièces de sa collection. Chaque accord semblait avoir été écrit pour les mettre tour à tour en valeur. Le fortissimo parvenait à son point d'orgue quand une silhouette s'introduit dans ce décor figé. À l'insu de l'homme au cigare, elle profita des dernières mesures pour se glisser derrière le fauteuil. Puis, par égard pour le mélomane, elle attendit la fin du second mouvement pour lui asséner un coup sec sur le haut du crâne à l'aide d'une matraque en caoutchouc. Le geste fut bref et très précis. Avec une surprenante délicatesse, elle se saisit

du verre qui était sur le point d'échapper à la main de l'homme évanoui. Elle en fit de même avec le cigare et posa le tout sur un guéridon Louis XVI installé à la gauche du fauteuil. Une fois toutes ces attentions terminées, la silhouette commença à scruter le mur aux merveilles. Elle admirait réellement l'ensemble des pièces exposées, mais aucun doute n'était permis, ses yeux cherchaient un objet en particulier. Soudain, son regard s'éclaira et sans l'ombre d'une hésitation, elle se dirigea vers une petite vitrine en verre. Sur la troisième étagère était posé un coffret en bois dont le couvercle avait fait l'objet d'un travail de marqueterie remarquable. Légèrement entrouvert, il laissait apparaître deux cubes de petite taille, quatre centimètres de côté à peine. Le troisième, sorti de son emplacement révélait une gravure en relief. La face opposée montrait un surprenant dessin. Jamais un plomb d'imprimerie n'avait fait l'objet d'un tel effort sur son dos. La silhouette s'approcha, replaça délicatement le cube dans son écrin et referma tout aussi méticuleusement le coffret. Elle prit alors son téléphone portable et composa un numéro préenregistré.

À l'autre bout du fil, on décrocha si vite que l'impatience était évidente.

- Je l'ai.

- ...

- Ça non ! Il ne semble pas être sur place. Mais il va parler, cela ne fait aucun doute. Retrouvons-nous comme convenu dans une trentaine de minutes !

La suite se déroula avec une dextérité extrême. Tout d'abord, la silhouette immobilisa durablement l'homme au cigare à l'aide d'une cordelette en plastique. Puis elle sortit de son sac à dos un étrange objet. Il ressemblait à ces vieilles gamelles que les ouvriers utilisaient pour se restaurer sur les chantiers. Sauf que celle-ci était faite d'un acier chromé très futuriste. Posée au pied du fauteuil, sa partie haute s'ouvrit sur un liquide visqueux et argenté porté à ébullition. Toujours aussi calmement, la silhouette se saisit de la

main droite de l'homme au cigare et plongeait le pouce dans le plomb en fusion. Ce dernier reprit connaissance pour hurler de douleur.

- Maintenant, il va falloir que tu nous dises où se trouve la seconde pièce du puzzle. Une simple réponse et tu auras la vie sauve ...

Crispés de souffrance, ses yeux se portèrent vers l'étagère vidée de son contenu. Alors, l'effroi se mêla à la douleur. Il avait failli et n'avait pas su protéger la « Confrérie ». Dépit, il se sentait maintenant bien incapable de résister. Pourtant, il ne parla qu'au troisième doigt de la main gauche. La promesse de sa survie ne serait pas tenue, il le savait. Il espérait juste avoir combattu assez longtemps pour entretenir l'illusion quand son cœur flancha sous la douleur.

À quelques kilomètres de là, dans une salle de contrôle, un voyant rouge clignotait depuis plusieurs minutes. Juste au-dessus de cette alarme, l'image d'une vitrine en verre scintillait sur l'un des écrans de surveillance.

Sans se soucier de tout cela, deux hommes en tenue paramilitaire jouaient aux cartes. La partie, sur le point de s'envenimer, occupait toute leur attention quand leur chef de service entra dans la pièce et prit la parole d'un ton inquiet.

- Dites voir, Joël, Franck, depuis combien de temps ça clignote là-bas.

Joël se retourna et jeta un œil sur les panneaux de contrôle. Effectivement, quelque chose n'était pas normal. Obnubilés par leur partie de poker, ni lui ni son collègue n'avaient prêté attention à ce qui se passait en dehors de leur tapis vert improvisé.

- C'est pas vrai, vous êtes aveugles ou quoi ? Il y a eu du grabuge au 27 ! C'est qui l'écran 27 ? Allez grouille toi un peu ! Toi Franck revient en arrière pour voir depuis quand ça merde là-bas !

Joël plongeait sur le clavier de son ordinateur pour afficher l'adresse correspondante. Franck, lui, remonta le temps. Le compteur indiquait déjà moins six minutes et l'image était toujours la même.

Enfin, à moins sept minutes et cinquante-deux secondes, on vit une main gantée de noir s'emparer du petit coffret en bois posé sur l'étagère.

- Bande d'abrutis ! Cela fait près de huit minutes que le système de détection de mouvements a été enclenché ! Huit minutes que ce truc clignote et vous, vous ne bougez pas le petit doigt ! Et d'abord, on est chez qui là ?
- Un certain monsieur Michel Vidot. Il y a cinq webcams à détection de mouvements installées chez lui, au 21, rue de La Rochefoucauld.
- C'est tout ce qu'il y a sur sa fiche ?
- Oui, c'est un retraité qui collectionne des objets en rapport avec l'histoire de l'imprimerie.
- Retraité ou pas on vient de lui piquer son coffret ! C'est quoi le type de son contrat ?
- Platinium !
- Mais ce n'est pas vrai, on est vraiment dans la merde ! Un Platinium en plus !

La société « Secure IT » proposait plusieurs types de contrats de surveillance. Il s'agissait plus d'une astuce commerciale qu'autre chose. Les différences de tarifs étaient conséquentes entre le contrat de base et le must, le Platinium. Pourtant dans les faits, les moyens de protection étaient les mêmes. Bien sûr, la brochure montrait un grand nombre de gadgets mis à la disposition du riche commanditaire ; cela lui donnait de l'importance par rapport à la simple surveillance d'entrepôts vides. Mais au final, tout dépendait de la vigilance des gars de permanence derrière leurs écrans de contrôle. Il avait suffi que deux d'entre eux soient pris par une partie de poker pour que tout déraile.

- Mais enfin, comment vous avez pu louper ça ? Et l'alarme sonore, vous n'avez rien entendu ? Vous n'étiez quand même pas en train de vous engueuler à ce point-là !
- Oui, mais ce truc il se met en route tout le temps pour rien. Dès qu'un de ces types bouge dans son appartement, ça bip ! C'est

pénible à la fin. Il ne se passe jamais rien, c'est juste le gars qui se lève pour regarder sa merveille. On en a eu marre et on a baissé un peu le son ... Peut-être un peu trop ...

- « Peut-être un peu trop », mais c'est dingue ça ! Franck, envoie-moi vite une patrouille sur place et espérons que le client ait juste voulu mettre des gants pour ne pas abîmer son fichu coffret ! Sinon, demain c'est Pôle Emploi direct les gars !

Cherchant les voitures à proximité du 9^e arrondissement, Joël se tourna vers le central et appela la patrouille « Alpha Delta ». Après quelques explications, « AD » se rendit de toute urgence au 21 de la rue de La Rochefoucauld. Sur place, la voiture se gara en double file devant un hôtel particulier. Les deux agents de sécurité descendirent et signalèrent par radio que la porte était entrouverte. Faisant fi des règles leur obligeant d'appeler la police, le centre de contrôle leur ordonna d'entrer et de vérifier la tournure des événements. Après quelques moments d'hésitation, les deux agents se décidèrent à avancer avec précaution.

Tout semblait calme à l'exception de la musique provenant de l'étage. Très mal à l'aise, le chef de patrouille se mit à appeler à la cantonade pour savoir s'il y avait quelqu'un. Seul le son du violon avait répondu à ses injonctions et cela commençait à l'inquiéter. Il ne possédait pour tout « armement » qu'une matraque et une bombe lacrymogène, un équipement un peu léger en cas de confrontation directe avec de vrais méchants. Suite à une nouvelle requête restée sans réaction, il se saisit de la bombe et commença à monter les marches. Pour se rassurer, il continuait à demander à qui voulait bien l'entendre de manifester une quelconque présence. Attirant son attention, une étrange odeur lui fit penser à son dernier barbecue. Se dirigeant vers la source sonore et olfactive, il parvint à une porte en bois, elle aussi entrouverte.

- Il y a quelqu'un ? Monsieur Vidot, vous êtes là ?

Toujours dans l'attente d'une réponse, il pénétra dans la pièce et essaya, sans succès, de trouver un interrupteur pour bénéficier d'une lumière plus importante. Il se saisit alors de sa lampe torche et

commença à balayer l'endroit de droite à gauche. Soudain, une sorte d'éclair frappa son regard. Quelque chose avait brillé à quelques pas devant lui. Il orienta à nouveau le faisceau lumineux vers ce qui l'avait fait sursauter et là, il n'en crut pas ses yeux. Une main aux doigts argentés pendait de l'accoudoir d'un fauteuil en cuir. D'abord il crut à un gant et s'en approcha doucement. Il fut alors saisi d'une soudaine envie de vomir à la vue de ces doigts brûlés et recouverts d'un métal brillant incrusté à même les chairs calcinées. Au bout de cette main, il y avait un corps sans vie, avachi dans le fauteuil. Il retourna sur ses pas, appela son collègue et sans plus attendre, ils plongèrent dans leur voiture pour se ruer sur la radio.

- Allo Centrale, vous auriez intérêt à appeler la police, vite fait !

Dans la salle de contrôle, le chef d'équipe se tourna vers ses deux collègues particulièrement mal à l'aise.

- J'ai l'impression que votre partie de poker nous a mise dans une belle merde !